Document generated on 04/24/2024 12:25 a.m.

24 images

Le cinéma yougoslave
Regard critique et constat amer

André Roy

Number 41, Winter 1988–1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/22648ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Roy, A. (1988). Review of [Le cinéma yougoslave : regard critique et constat amer]. *24 images*, (41), 48–48.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE CINÉMA YOUGOSLAVE

REGARD CRITIQUE ET CONSTAT AMER

par André Roy

Disons-le tout de suite, et c'est un bon point pour lui, il est tout à l'honneur du FFM de consacrer chaque année une section à une cinématographie nationale. En 88, c'était aux films yougoslaves de prendre d'assaut cette section (il y avait également deux longs métrages en compétition officielle).

La Yougoslavie produit depuis 1960 entre 20 et 30 films annuellement. Mais la situation économique désastreuse de ce pays des Balkans tend à réduire considérablement la production, et l'on doit souvent se tourner vers l'extérieur, vers la coproduction — comme pour ***Mon oncle m'a légué*** de Krsto Papic — pour que le cinéma yougoslave survive (quelques milliers de dollars deviennent, une fois convertis, des millions de dinars). Seuls les grands centres et leurs grosses maisons de production réussissent pour l'instant à se tirer d'affaire dans un pays à l'inflation galopante.

Le cinéma yougoslave, comme celui des autres pays de l'Est, de l'Asie et du Tiers-Monde, est plus que méconnu, n'étant pour ainsi dire jamais présenté dans les salles commerciales. Il faut qu'une oeuvre enlève un prix — comme la Palme d'or — dans un festival pour qu'il jouisse d'une distribution internationale (comme ***Papa est en voyage d'affaires*** d'Emir Kusturica).

D'ailleurs, est-ce à cause de Kusturica que deux des meilleurs films yougoslaves présentés au FFM avaient ce réalisateur comme collaborateur à leur scénario (***La vie des ouvriers*** de Miroslav Mandic et ***La stratégie de la pie*** de Zlatko Lavanic)?

La vie quotidienne (socialiste) comme un immense gâchis, il est difficile de la montrer plus terrible que Mandic avec son premier film. Gâchis politique, gâchis économique, gâchis moral, gâchis sentimental de gens déchirés par leurs problèmes personnels et l'idéologie du parti. Un père de famille décide de ne plus travailler, sa femme tente de se suicider et se laisse mourir, leur fils est accusé d'un viol qu'il n'a pas commis, une jeune fille se fait avorter après avoir soutiré par le mensonge de l'argent à son copain qu'elle n'aime pas, un enfant du village est forcé par son père de jouer au soccer, etc. Le monde est oppressant, sans avenir; l'ennui suinte de partout, les rencontres sont sans chaleur. Cette ***Vie des ouvriers*** dégage une tristesse qui est renforcée par des couleurs glauques (si caractéristiques des films de l'Est) et une mise en scène serrée et efficace qui permet d'aller à l'essentiel. L'un des très grands films présentés au FFM cette année.

Images également blafardes de ***Sur la route de Katanga*** de Zivojin Pavlovic qui filme avec tristesse et mélancolie les rêves brisés d'un mineur de Bosnie qui veut se rendre dans les mines de diamants du Katanga pour y faire fortune. Le retour dans le village de son enfance ne fait que réveiller des cauchemars et rouvrir d'anciennes plaies. Le réalisateur est au plus près des personnages (il est évident qu'il les aime) mais son regard est tranchant et n'épargne personne. L'émotion va ici de pair avec la dureté du constat et un pessimisme profond.

La stratégie de la pie de Zlatko Lavanic décrit, sur le ton de la comédie, à peu près les mêmes problèmes que ceux des films de Mandic et de Pavlovic, sauf qu'ici c'est la bonté des gens qui est constamment trahie. Au fil de la vie quotidienne, un retraité, valeureux étendard de la révolution, voit petit à petit ses quarante ans de vaillant combat pour le socialisme se transformer en honte.

Un autre excellent film, celui de Krsto Papic, ***Mon oncle m'a légué***, qui explore une veine chère à ce cinéma: les années 50 qui ont vu naître le socialisme yougoslave (la moitié des oeuvres présentées portait sur ce sujet). On y sent, comme dans presque tous les films historiques sur l'Après-Guerre, cette attitude réactive au système: la dénonciation amère du stalinisme et du totalitarisme. Martin, neveu d'un cadre important, envoyé dans une école de formation pour enseignants, jette un regard intransigeant sur la vague de changements sociaux qui emporte le pays. On devine la suite: ostracisé par ses camarades, trahi par son oncle, il est exclu de l'école, puis du parti. Plus même (ce sera une véritable métaphore), il perdra ses organes génitaux dans une échauffourée avec ses camarades.

Le même sujet (l'enthousiasme des débuts du socialisme qui se métamorphose en cauchemar) occupe la farce de Matjaz Klopic, ***Mon père, koulak socialiste***. Malheureusement, toutes les notations justes et drôles (en particulier l'apprentissage, des enfants aux adultes, de la langue de bois) sont noyées dans un filmage qui semble bâclé, et le propos tourne en queue de poisson dans un paysage bucolique à souhait.

Le cinéma yougoslave n'échappe pas, lui aussi, ni à un traditionnalisme pesant ni à un classicisme ennuyant.

L'officier à la rose, premier film de Dejan Sorak, raconte les amours entre une bourgeoise de Zagreb et un jeune Partisan qui y perdra tout, réputation, honneurs, etc. La déchirure entre idéologies considérées comme manichéennes par les autorités est atténuée par un style mélodramatique et un filmage ostentatoire.

L'ange gardien de Goran Paskaljevic est une fable sociale qui veut dénoncer l'exploitation d'enfants tziganes envoyés en Italie par un réseau bien organisé que remonte un journaliste naïf et plein de bonne foi. Complaisant, édifiant et répétitif, c'est malheureusement le seul film qui prendra l'affiche dans une salle de Montréal après la manifestation du mois d'août.

Entre la fiction, la réalité et le cinéma, deux auteurs tentaient, inégalement, d'inscrire leur désir de cinéma.

Dans ***Sans titre adéquat pour le moment***, Srdjan Karanovic veut évoquer par le tournage d'un documentaire l'amour malheureux entre un Serbe et une Albanaise que tout sépare; le tournage, on s'en doute, sera semé d'embûches. La grande qualité de Karanovic est de ne pas se prendre trop au sérieux et d'éviter une trop grande raideur dans l'envoi de son message sur les affrontements nationalistes et les différences culturelles. Il explore de manière un peu originale son matériau scénarique en superposant plusieurs niveaux de lecture par l'utilisation, entre autres, de la vidéo et du cinéma dans le cinéma. Mais on est empêché d'adhérer à son point de vue par le fait qu'il ne donne à son personnage-réalisateur aucun talent cinématographique (tout ce qu'il tourne est laid, bâclé et caricatural) alors que lui, Srdjan Karanovic, se permet de lisser et polir son filmage. Mépris? Peut-être pas, mais les prétentions malhabiles peuvent parfois se substituer aux bonnes intentions.●